

J'ai annulé mon rendez-vous

Un regard candide sur le Covid-19 et le temps que nous vivons

Le 22 avril 2020, j'ai annulé mon rendez-vous biennuel chez un médecin spécialiste. Il n'a pas de secrétaire. Nous communiquons par Doctolib, avec un sentiment de liberté. Courriel huit jours avant : rappel du rendez-vous. Je reste impassible, me demandant comment il continue de travailler dans cette période de confinement. Bon, je remarque un paragraphe sur les gestes barrières, mais comme nous sommes nationalement en confinement, comme la règle est de rester chez soi, et comme je suis une ancienne bonne élève, je me dis illico que je ne vais quand même pas galoper à 40 km pour ce soin de prévention ! Non, restons sérieux, que diable ! Je me laisse quelques jours de réflexion, mais il me semble déjà que ce rendez-vous est décalé, démodé, dépassé.

Et en effet, passé ce délai de réflexion (le mal nommé), je cherche à nouveau quelle justification je pourrais trouver au maintien de ce rendez-vous. N'en trouvant pas, je reviens sur le courriel, et... clic sur *annuler*.

La journée passe.

En soirée, oh ! nouveau courriel de Doctolib : *Vous avez peut-être, comme de nombreux Français, renoncé à vous soigner depuis le début de la crise sanitaire. Une crise peut en cacher une autre : selon la Haute Autorité de Santé, la rupture des soins constitue un risque important pour la santé des Français.*

Alors, seulement alors, dans ma tête : un blanc. Un silence. Ma jugeote épinglée. Ma cervelle en pause.

Pourquoi n'y avais-je pas pensé toute seule ? Qu'ai-je donc placé tout en haut de mes priorités pour abandonner ce suivi spécialisé qui équilibre tant ma santé ? Quelle évidence m'a fait opter pour l'annulation, comme dans un réflexe imposé ?

En lisant le message, j'ai senti mon esprit critique revenir se placer en position stable et responsable. Sensation d'atterrissage, impression de reprendre le volant du bolide. Bref, la gestion adulte du suivi raisonnable de ma bonne santé ! L'autonomie du patient, n'est-ce point des droits, dont celui de s'occuper de sa santé ?

Dans cet instant de recul rétrospectif, je perçois combien cette annulation, somme toute sans conséquence immédiatement grave pour moi, m'invite pourtant à réfléchir à la période que nous vivons ! Voilà un virus, ou du moins, une communication organisée autour de ce virus, qui aura eu le pouvoir de me faire oublier ma responsabilité sur ma santé. N'est-ce pas un paradoxe ?

Car cet invisible virus a du pouvoir. Mettez-le dans les médias en boucle, et il vous tourne la boule et chahute quelques repères.

Repère social. Fini le *On se retrouve quelque part*. Plus de ciné, resto. Bascule absolue de mes libertés. D'un instant présent à l'instant suivant. Plus de bises, mains tendues, embrassades, Ah ! Comment rester société alors même que nous sommes privés d'être en société ? J'ai tout de suite éprouvé un élan de besoins impérieux d'Être Avec, malgré tout, et cet invisible virus m'a livrée, corps et âme, à mon téléphone et à mon ordi.

Rester présente aux amis, les proches et les un peu perdus de vue - comme au premier janvier, vous savez, mais l'esprit moins léger... si jamais le virus venait à vous embarquer, vous ou eux. Le matraquage est anxiogène, au point qu'il estompe les vieilles blessures narcissiques de certains.

Présence de la voix mais pas celle de la peau. Même quand manque ce toucher, le contexte donne à mon téléphone le grade d'indice de la valeur de vivre. Animaux sociaux nous sommes, animaux sociaux nous restons, qui tissons des liens et tendons des fils de soi à l'Autre¹. C'est philosophique. Les fils tendus dans une toile universelle, c'est aussi électronique. La transition est aisée.

L'usage outrancier du web me refait passer le plat du paradoxe : vous prendrez bien encore un peu de virtuel pour pallier le manque de proximité physique dans les relations entre êtres humains ? Et j'ouvre mon intérieur au télétravail, en rendez-vous d'ordi qui tournent à l'intrusion impudique. Et l'objet des courriels est récurrent : *Restons en lien*. De la Présidente nationale d'une compagnie aérienne qui affirme que *[ma] santé est [sa] priorité, qu'elle est avec [moi] en toutes circonstances*, du Président national de ma compagnie d'assurance (le grand manitou de mon agent Bruno), de ma députée, et même d'un ministre. Et tout ce petit monde, qui est parfois du grand monde, comme vous voyez, me dit *Plus que jamais, prenez bien soin de vous*.

Repère linguistique. *Prends soin de toi*, c'est ainsi que tu as fini un courriel, un jour, Sylvette. A l'époque, la formule était exprimée avec parcimonie entre collègues de travail. Pour ce, je l'avais reçue comme une main sur l'épaule dans un geste d'affection. Depuis le 16 mars 2020, la formule est galvaudée, quasi obligatoire, fleurissant en génération spontanée à la fin de tous les messages, écrits ordi ou oraux radio. Loin de me sentir incitée à maintenir mon rendez-vous médical, et donc de prendre soin de moi, j'entends plutôt une invitation à la méfiance et à tenir autrui bien éloigné. Il est loin, le geste sur l'épaule...

Le systématique *Prends soin de toi* me fait penser au *Prendre soin* du lexique de la Santé, au *care* anglo-saxon, au sens d' « attention portée à quelqu'un et intérêt pris pour cette personne ² ». Comme s'il s'agissait d'un terme banal, le gouvernement français crée le

1 « Cette nécessité de l'autre pour se savoir être soi m'a amené à poser que l'humanité ne peut se concevoir qu'au pluriel, limitée à un seul être de notre espèce elle ne saurait se révéler pleinement humaine. » KAHN Axel, *Être humain, pleinement*, Paris, Le livre de poche, 2017, p. 72.

2 LEHMANN Jean-Pierre, « Ce que « prendre soin » peut signifier », *Le Coq-héron*, 2005/1 (no 180), p. 50-54. DOI : 10.3917/cohe.180.0050. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2005-1-page-50.htm>

CARE Comité Analyse Recherche Expertise, et semble me donner un gage d'humanisme. De même, le gouvernement nord américain instaure une loi CARES Coronavirus Aid Relief and Economic Security Act. Encore un gage d'humanisme ?

Je sens que mon regard candide devient incandescent...

Affichage de bonnes intentions côtoie cruels abus de langage. Des personnes humaines sont, pour aller vite, appelées covid-19, et d'autres, non-covid-19, ce qui est encore une façon de prendre le virus comme seul repère.

Les associations qui soutiennent les personnes atteintes d'autres pathologies rappellent la menace qui pèse sur leur financement, nécessaire en recherche, et nécessaire aux soins. Hélas ! Il y a dans le flot des médias des modes quant aux maux. La mode du moment semble oublier l'ensemble des autres maux, et, pire, oublier ceux qui souffrent de ces autres maux douloureux.

Mon regard, de candide à lucide, réajuste le focus des boucles de la com', et cadre le virage du temps que nous vivons du fait de ce virus. Ma boule remet le compteur sur raison garder : clic, ô Doctolib, avec un sentiment de liberté. Honneur au rendez-vous !

Isabelle Pellausy

avril 2020